

Chapitre V. La cacasse à cul nul

La première fois que je l'ai vu, je descendais en voiture sur Monthermé et j'étais peut-être déjà à quatre ou cinq kilomètres des Vieux-Moulins. Le vieux monsieur marchait en sens inverse le long de la route.

Je me souviens très bien de ce moment, parce que, surgissant d'une plaque de hêtres, il m'était apparu soudainement dans la lumière, comme s'il naissait d'une flaque d'ombre. Cela m'avait fait penser à l'entrée en scène d'un de ces grands artistes des années 60, Brel, Barbara, Montand, issus tout à coup dans le rond clair d'un projecteur.

Je fais partie de ceux qui considèrent les instants qu'ils passent dans leur voiture comme perdus. D'ordinaire, je me serais donc contenté de ralentir et de faire un petit écart –à la limite un signe au quidam. Pourtant, ce jour-là, quelques mètres plus loin, je m'étais arrêté. J'avais fait demi-tour et je lui avais demandé si je pouvais le déposer quelque part.

Ce n'était parce que j'avais envie de me rendre utile, c'était de la pure curiosité.

On ne s'était jamais vu. Cela aurait pu être n'importe qui, n'importe quel petit vieux qu'on voit marcher sur le bord des routes, à proximité des villages, n'importe quel vieillard affairé, accomplissant avec détermination des tâches qui nous sont devenues étrangères : cueillir l'herbe pour les lapins, ramasser des branchages, redresser une barrière.

Mais les Vieux-Moulins de Thilay ne sont qu'un petit hameau jeté sur le sommet du plateau, cerné par la forêt, dans lequel vivaient quatre personnes, dont moi. Cela faisait bien longtemps que plus personne n'y allait, mis à part quelques promeneurs suréquipés ou l'un ou l'autre botaniste en vadrouille.

XXX

J'avais atterri aux Vieux-Moulins presque par hasard, un an plus tôt. C'était au profond de mes tourments. Je venais de rentrer de guerre, comme qui dirait bien amoché. Aucune blessure visible mais une profonde dépression, que les psychologues de l'Armée avaient d'abord pris pour de la simulation. J'avais fini par renoncer à mon engagement et j'avais quitté la caserne, à Charleville.

Je ne trouvais aucun sens à mon existence, et j'étais encore moins capable d'exprimer mes sentiments. Je traînais ma lassitude, constamment ravivée par l'émergence de souvenirs obstinément refoulés. Les sentiments misanthropes me gagnaient, parler m'était difficile, soutenir une conversation inconcevable.

C'est peut-être en réaction à cet état d'esprit que je me suis arrêté et que je lui ai adressé la parole. Peut-être qu'inconsciemment je m'étais dit que s'il devait rester un être humain qui valût sur terre, c'était sans doute cet innocent vieillard, marchant sur le bord de la route à pas résolus.

A l'époque –à croire que j'étais complètement con- s'il me restait une illusion, c'était celle-ci: les vieilles personnes sont des gens sympathiques, dont le souhait le plus cher est de nous dispenser leur ex-

périence, afin que notre futur soit meilleur que leur passé. (Aujourd'hui, grâce à ou à cause de Camille, je suis revenu de ce genre de foutaises.)

XXX

Avec le vieux Camille, j'en ai eu tout de suite pour mon argent : on peut dire qu'il faisait partie de la catégorie des savants. Il n'était pas monté dans la voiture de cinq minutes que j'étais déjà happé par sa logorrhée. J'ai bien écrit un peu au-dessus que son apparition lumineuse m'avait fait penser à celle des grands chanteurs, eh bien maintenant, j'étais exactement ce type au premier rang, qui se prend Amsterdam au travers de la tronche et qui se demande s'il voudra (ou pourra) émerger de son fauteuil.

Après quelques phrases de pure complaisance, Camille s'était étonné qu'un jeune comme moi se soit installé aux Vieux-Moulins. C'était une question qu'il n'était pas le premier à poser et qui me plongeait dans une extrême confusion. Je ne pouvais y apporter aucune réponse, sinon que le lieu m'inspirait quelque chose - qui était quelque chose que je ne connaissais pas, mais qui m'était cependant cher.

Un court silence s'installa.

Je me trouvais fort gêné par cette réponse alambiquée, qui présentait le double défaut de dévoiler ma tendance au désarroi solitaire tout en soulignant l'irrationalité de mes choix. Une fois de plus, j'en avais dit trop ou pas assez. Que n'avais-je eu la finesse du garçon de café ? On te pose une question ? Tu te saisis d'un verre pour la mise à distance et pour le reste : fais parler, opine, agréé, ponctue.

Mais Camille n'avait pas besoin d'une réponse. C'était un client facile, qui venait plus pour parler que pour écouter.

XXX

Camille avait alors baissé sa vitre. Puis il l'avait remontée.

Malicieusement, il m'avait déclaré qu'il ne lui semblait pas que l'air qu'il venait de humer était tellement différent de celui qui se trouvait quelques kilomètres plus loin. N'était-ce pas pareil pour la lumière, les plantes ou les animaux ?

- Ben je sais pas, lui avais-je répondu.

- Pourtant je suis d'accord avec vous, il y a un quelque chose ici qui rend cet endroit différent, quelque chose qu'on ne peut ni voir, ni toucher. C'est quelque chose que vous connaissez mais dont vous ne pressentez peut-être pas l'importance... Si vous habitez aux Vieux-Moulins, vous passez tous les jours devant la plaque commémorative qu'on a mise sur la maison d'Odette Lasource. Vous voyez ? C'est ce que je veux dire, il y a une charge historique dans cet endroit. Bien sûr, si vous êtes un peu malin, vous allez me dire qu'à peu près tous les lieux sont chargés d'histoire. Mais on n'y pense pas partout. Ici, c'est bien obligé, quand une maison sur quatre nous parle du passé. C'est un peu comme si vous étiez dans le centre de Florence. Vous connaissez Florence ?

J'étais scotché. Le vieux avait mis les mots sur le sentiment diffus qui m'étreignait chaque fois que je passais devant cette fameuse plaque. C'était un petit cartouche de marbre bleu, avec des lettres

d'or, qui était apposé sur la façade de la plus grosse maison du hameau. La maison était inoccupée, volets fermés, et je n'y avais jamais vu personne.

Depuis six mois que j'étais aux Vieux-Moulins, je n'avais pas suffisamment fait connaissance avec mes rares voisins pour aborder le sujet avec eux.

XXX

Humble paysage, nature acerbe : les Vieux-Moulins ne sont pas un lieu porteur de paroles. C'est un endroit suspendu, propice à la contemplation et la méditation, dont l'impression rendue diffère du tout au tout, selon la plume d'une charbonnière ou l'éclat d'une renoncule. Pourtant, dans la ouate, l'éponge ou l'acier, mes pensées ne s'en effiloient pas moins de la même manière, comme s'il y avait une pièce perdue, comme si le lieu était hanté, non pas un fantôme mais par l'absence de celui-ci.

Quelque chose me manquait. Ou plutôt m'avait manqué.

Car sitôt qu'il était apparu en ce lieu, le vieux Camille y avait imposé sa présence et son incarnation, comme s'il le complétait, comme s'il en était l'essence.

J'avais sans doute besoin d'une espèce de déterminisme, d'une fatalité, d'une force supérieure à ma propre volonté pour trouver un ressort à ma survie.

XXX

Je m'étais installé aux Vieux Moulins peu de temps après mon retour de Bosnie, complètement déboussolé.

Deux ans de FORPRONU - casque bleu pour vous servir.

Je dis bien pour vous servir, car si je m'étais engagé dans l'armée mû par le patriotisme et l'attrait de l'aventure, c'était d'abord et avant tout pour me sentir utile. J'aimais l'idée de servir mon pays. De surcroît, j'étais tétanisé par la perspective de poursuivre des études : je voyais déjà le diplôme qui était au bout et, juste après, mon arrivée sur le marché du travail. Ou plutôt je ne m'y voyais pas du tout.

La guerre qui avait éclaté peu de temps auparavant en Yougoslavie me donnait une occasion rêvée de jouer les Don Quichotte et de reporter mon entrée dans la vie active.

C'était une guerre très contemporaine, qui répondait à tous les critères de la bêtise moderne. Toutefois, à l'époque, les jeunes Européens de mon âge la percevaient plutôt comme une resucée de la seconde guerre mondiale, avec son cortège d'atrocités infligées aux civils. On en percevait mal la dimension religieuse ou culturelle. Personne ne pouvait savoir qu'elle portait en germe vingt-cinq ans de regrès intellectuel –on lira bien: évolution régressive- qui déboucherait sur le triomphe de la pensée lisse.

Sur le long terme, les tenants de l'unité yougoslave -Serbes en premiers qui y avaient leur avantage- perdirent la bataille de l'information mais au début, nous mettions tout le monde dans le même sac.

Il n'y avait pas de différence notable entre Serbes, Croates et Musulmans, ils se ressemblaient tous et ils parlaient la même langue.

Vukovar, première ville martyre, portait un nom de vampire. On n'y comprenait rien.

Cette guerre était un malentendu mais c'était aussi une magnifique occasion de prouver à quel point nous, Européens de l'Union, étions porteurs de valeurs fortes et bienveillantes. Par conséquent, nous allions nous entendre et envoyer une force armée sur place, qui s'interposerait entre les belligérants le temps que nos diplomates fassent leur travail.

Je rêvais naturellement d'en faire partie. J'avais donc précédé mon service militaire et je m'étais engagé dans une troupe d'élite. Je voulais de l'action, sans doute aussi me prouver que j'avais l'étoffe du héros. J'étais persuadé qu'il ne m'arriverait rien.

XXX

À l'annonce de mon engagement, mon père, membre actif du parti socialiste, cacha plus son inquiétude que sa fierté. Mon père était né juste après la guerre, il avait grandi avec le mythe européen, qu'il avait vu porter sur les fonts à Rome, en 1960. Il avait treize ans à l'époque et en était resté non pas europhile – le mot serait trop faible – mais eurolâtre. Aussi ne ratait-il jamais l'occasion de sortir le drapeau bleu, acquis lors d'une visite à Bruxelles, en 1984. L'adoption officiellement triomphale du traité de Maastricht n'avait rien arrangé à son aveuglement.

À la télévision, lorsqu'il voyait l'un ou l'autre député interrogé sur la question yougoslave déclarer qu'en tout état de cause, la solution du

problème était eu-ro-pé-enne, il se retournait vers moi, ravi, et il me disait :

- Tu vois, je te l'avais dit, la solution, c'est l'Europe. L'Eu-ro-pe.

C'était ça, l'Eu-ro-pe: François allait téléphoner à son copain Helmut et hop, tout serait réglé. Comme quand le Mur de Berlin était tombé. L'Europe, vecteur de paix universelle !

J'en étais convaincu moi aussi. Je ne remettais rien en cause. Mon enfance avait été parfois douloureuse, mais sans incidents personnels de parcours. J'avais été élevé par mon père et j'avais suivi un parcours normal. J'étais donc à l'obtention de mon bac un jeune provincial de 18 ans, bien sous toutes les coutures : je ne m'étais jamais rebellé, j'adorais mon père et, mis à part un différend grandissant sur la résolution du problème israélo-palestinien, je partageais ses idées.

Et depuis que j'étais petit, j'entendais que la solution, c'était l'Eu-ro-pe.

XXX

On dit parfois de quelqu'un qu'il se heurte au mur de ses illusions, dans mon cas, on peut écrire que je me le suis pris en pleine face et à pleine vitesse.

En quelques mois, le projet de force européenne avait coulé corps et biens. Visiblement, il y avait eu de la friture sur la ligne entre François et Helmut : on s'était tout à coup souvenu que les Serbes étaient les alliés historiques des Français et que les Croates penchaient plutôt pour les Allemands. La déroute diplomatique fut dissimulée par le

bricolage d'une force d'interposition internationale sous l'égide de l'ONU, la FORPRONU, dans laquelle les soldats français avaient une place de choix.

Sur place, je m'étais rapidement rendu compte que j'étais plus là pour donner bonne conscience à l'opinion occidentale que pour entraver véritablement le cours de la guerre. Nous en étions d'ailleurs tenus à l'écart. Pour tout dire, nous courions derrière comme on court après le vent, nous arrivions toujours après la bourrasque.

On avait commencé par stationner dans les montagnes du centre, à une centaine de kilomètres au nord de Sarajevo. Des gamins déscolarisés couraient à côté de nous : « Fransouski, Fransouski ! », avec l'arrogance des guerriers en devenir.

La guerre et ses ravages surgissaient à l'impromptu : des maisons vidées, parfois calcinées, aux façades criblées de balles. Peu de traces de combat en vérité, si l'on exceptait les cimetières de fortune et l'absence de la population adulte ; on entendait rarement tirer. On s'ennuyait ferme.

J'escortais un lieutenant dans les postes avancés. Sa mission était de maintenir le contact avec des miliciens hostiles, au cours d'interminables réunions, durant lesquelles on se perdait en palabres hypocrites. L'accueil n'était jamais cordial : deux ou trois combattants levaient la tête, un moment distraits de leur occupation (entretien des armes ou de la cantine, terrassement). Les miliciens nous désignaient les responsables avec des crachats dans leur direction, après avoir chambré leurs balles. Je ne me suis jamais habitué à ces manières de cow-boy. J'avais l'impression que ce manège voulait dire :

vous ne servez à rien et nous nous défendrons sans vous. On avait l'impression qu'ils auraient volontiers fait un carton sur nous.

XXX

La guerre était comme l'orage, elle éclatait en averses, donnait l'avantage à l'un ou à l'autre -souvent au plus fourbe. On revenait quelques jours après les combats pour constater l'irréversible.

Une fois, nous nous retrouvâmes au cœur d'une escarmouche. C'était un coin tranquille, où les vieux étaient parvenus à maintenir un semblant de paix entre orthodoxes, musulmans et catholiques. Mais comme les couteaux s'aiguisent dans l'ombre, le calme était trompeur.

Ce jour-là, dès que la fusillade avait commencé, on s'était carapaté à toute vitesse. J'entends la voix du lieutenant qui, ayant pris ses instructions de la bouche-même du colonel, nous hurle : « Au véhicule, on décroche ! » On avait sauté à l'arrière et on avait démarré à fond de train.

Quelques minutes plus tard, alors qu'il s'était tu jusque-là, le lieutenant nous a regardé et il nous a dit :

-On ne pouvait pas rester, ordre du colonel. Je suis désolé.

Plus tard, nous fîmes rapport.

Faire rapport était notre activité principale, comme si noircir des feuilles de papier pouvait justifier l'inaction. Remettant notre prose, nous nous sentions lâches et frustrés, piteux comme des chats sous l'averse ; le colonel soupirait aussi.

XXX

Ce que j'ai vu aussi : un petit groupe de miliciens serbes pénètre dans le village. Ils passent les maisons au crible. Ils en font sortir des familles qui se serrent en grappes...

Dans ma lunette de visée, je les vois faire de grands gestes. Il y a une vieille avec un fichu sur la tête et une sorte de cache-poussière bleu passé sur une robe à fleurs. Elle me fascine. Il me faut deux ou trois minutes d'observation pour me rendre compte qu'elle est la copie exacte de madame Dumortier, la voisine de ma grand-mère.

Madame Dumortier m'offrait toujours des bonbons quand j'étais gamin, à Monthermé. Et donc cette madame Dumortier, je la vois dans ma lunette, pendue à la manche d'un milicien. Elle implore. À cinq mètres d'elle, la famille pleurniche en silence.

Puis il y a une porte qui s'ouvre, une porte serbe, car on n'y avait pas mis de croix à la peinture...

Un homme en sort. Il a peut-être vingt-cinq ans. C'est un colosse souriant. Il ne porte pas d'arme. Il apostrophe les miliciens et il commence à discuter avec eux. On dirait qu'il les connaît. Il en touche un à l'épaule, se retourne et se dirige vers Madame Dumortier. Il lui parle, cela a l'air de rassurer la vieille dame.

Ensuite l'homme -j'ai appris par la suite qu'il s'appelait Sergueï Karlovic- revient vers les soldats. Sergueï Karlovic -je n'oublierai jamais son nom- sort un paquet de cigarettes de sa poche et leur tend à chacun une sèche. Les gars sont au nombre de cinq, les autres miliciens sont partis ailleurs.

XXX

La discussion a peut-être encore duré deux ou trois minutes, pas plus. À un moment, le chef des miliciens a fait un signe et il y en a un qui a levé sa kalachnikov. Il a tiré une rafale dans les jambes du grand Serbe, qui s'est effondré.

Puis il a abattu madame Dumortier: il s'est approché d'elle; à une distance d'un mètre, il a levé sa Kalachnikov et il lui a tiré une balle en pleine tête; madame Dumortier a basculé comme une quille.

Le lieutenant regardait à la jumelle. Je lui ai dit que je pouvais le faire. Que j'en avais envie. Le lieutenant m'a dit de ne pas bouger.

Puis les paramilitaires serbes ont abattu deux enfants. Puis ça a été le tour du vieux, sans doute le mari de madame Dumortier.

On était toujours à observer, comme au spectacle. On ne pensait même plus qu'on aurait dû faire quelque chose, si on avait pu.

Et il y avait toujours le colosse à terre, étendu, face vers le ciel, qui tournait la tête. Il regardait de gauche à droite, de droite à gauche, il cherchait une accroche, il avait l'air étonné. Les miliciens se sont mis en rond autour de lui, ils lui ont pissé dessus avant de l'achever.

C'est seulement quand ces salauds avaient déguerpi depuis un bon quart d'heure qu'on a entendu le hurlement : c'était la mère qui venait rechercher le cadavre de son fils, Sergueï Karlovic.

J'aurais au moins voulu qu'on puisse aider madame Karlovic à enter-
rer son fils.

XXX

On a juste fait rapport. Quelques jours plus tard, on est revenu en force dans le village. Mais il n'y avait plus personne à protéger : catholiques et musulmans étaient partis. Il ne restait plus rien que les Serbes, quelques tziganes et un vieux juif : pour l'instant, ceux-là ne risquaient plus rien.

À la cantine, nous supputâmes que le grand Serbe avait été tué pour trois raisons : la première c'est qu'il ne voulait pas qu'on fasse du mal à madame Dumortier et sa famille, la seconde c'est qu'il ne voulait pas s'enrôler dans les milices serbes d'auto-défense, la troisième c'est qu'il avait renié sa foi orthodoxe (s'il l'avait jamais eue).

Puis on est passé à autre chose. C'était la guerre et on était des soldats. Comme nous l'avait rappelé un capitaine, on était là pour exécuter des ordres, pas pour faire du sentiment.

Sur le coup, je crois bien que cet argument a porté. En tout cas, je m'y suis accroché : j'ai oublié les causes premières de mon engagement et je me suis pelotonné dans le grand corps de l'armée française. Je ne me suis plus posé trop de questions.

XXX

Au terme de la mission, je suis arrivé à Charleville-Mézières, où mon régiment était caserné. Je ne voulais plus faire de mission à l'étranger et j'avais l'intention de précipiter la fin de mon contrat.

Je précise que mon affectation à Charleville relevait du hasard et pas du tout d'une quelconque nostalgie. Ma mère provenait de Revin

mais elle avait rencontré mon père à Dunkerque, où j'avais vu le jour et grandi.

Enfant, c'était seulement à de rares occasions et durant les vacances d'été que j'allais en Ardenne. Je passais les deux mois pleins à Monthermé, où mes grands-parents vivaient en bord de Meuse, rue Louise-Michel.

Au début, c'était très déstabilisant pour moi. Car mon grand-père ne me parlait que dans son patois, qui était le wallon de Monthermé. Un jour, je devais avoir huit ans au plus, je l'ai surpris en train de se disputer avec ma grand-mère qui lui en faisait un (timide) reproche.

- Mais laissez-le un peu tranquille avec ça, lui avait-elle dit.
- Ah bon, et je lui apprends quoi, alors ? La grande littérature ? La philosophie ? J'y connais rien ! Vous avez honte ? C'est pas bien le patois ? Les accents, ça fait plouc, c'est ça ? Avec moi, au moins le gamin se souviendra d'où il vient. Je pense pas qu'on peut compter sur son père pour lui donner des racines ! J'ai pas honte de ce que je suis, moi, je ne fais pas semblant ! Avec moi, ce sera le wallon, le couyon et les concours de pêche ! Qu'il aille en vacances ou dans les musées avec son père ! Qu'il causeche lu francès à scole !
- Mais René...
- Ah nenni, hein, vos n'allosz nin c'mincer à braire, asteure !

Il était parti en claquant la porte. Je savais bien que lorsqu'il était énervé, cela ne servait à rien de l'approcher. Mais c'était un cœur d'or : il suffisait de le laisser un peu seul et il redevenait tout miel.

J'ai été le retrouver une heure plus tard sur le bord du fleuve. J'ai freiné sec sur mon petit vélo.

- Papy, mamy m'a dit que vous alliez m'apprendre à jouer aux cartes, c'est vrai ?

(Je mentais : ma grand-mère ne m'avait rien dit du tout ; elle ne savait pas que j'avais surpris la dispute.)

À ce moment, mon grand-père a levé un œil vers moi. J'ai bien senti qu'il avait pigé. Cela a été comme la signature d'un pacte entre nous. Comme de juste, il m'a appris le wallon, à jouer au couyon et à pêcher ; j'ai adoré cet homme qui était la bonté incarnée.

XXX

Toute sa vie, mon grand-père avait travaillé dans une chaudronnerie à Hautes-Rivières et sa retraite atteinte, il était retourné quelques kilomètres en aval, à Monthermé, son village natal. Il était né en face de l'endroit où la Semoy se jette dans la Meuse et n'aspirait qu'à passer les dernières années de sa vie à y pêcher.

En saison, le matin, sauf s'il pleuvait trop, il sortait de chez lui, faisait quelques pas et allait s'asseoir sur sa mallette de pêcheur, une sorte de petit coffre en osier, surmonté d'un coussin en skaï craquelé, ledit coussin dissimulant un savant assemblage de tiroirs secrets. Il avait de gros doigts de travailleur et je me demandais toujours comment il parvenait à manipuler les asticots sans les abîmer.

Il passait ses journées là, face à la vallée. Il n'était pas partageur de

sa passion, mais j'adorais le voir se lever, ouvrir le fameux coffre et farfouiller dans ses hameçons, ses flotteurs, tous ces trucs auxquels il m'était interdit de toucher avant d'avoir atteint l'âge fatidique de 12 ans...

Un jour -j'avais quatorze ans- ma mère me mit précipitamment dans un train. Mon grand-père allait mourir et il voulait me voir d'urgence. Je fus ébahi par la nouvelle.

Monté dans le train, je passai de longues heures inquiètes à traverser mon pays d'ouest en est, guettant l'arrivée du contrôleur qui m'indiquerait la correspondance suivante : Dunkerque, Lille, Paris, Reims, Charleville, Monthermé. Pour la première fois de ma vie, je pris conscience de tous les paysages traversés, le passage paisible des Flandres fécondes aux Ardennes rocheuses.

XXX

D'un geste décidé, je fus introduit dans la chambre où mon grand-père agonisait. Il était couché dans son lit. On avait ouvert les fenêtres et la chambre était inondée de soleil. Mon grand-père était calme et souriant, détendu. On m'avait dit qu'il allait bientôt mourir mais je me demandai un moment si ce n'était pas une blague, tant il semblait en forme.

Il m'accueillit d'un cordial « Bonjour petit. Cela me fait plaisir que tu sois là, il paraît que je suis bientôt mort » d'autant plus étrange qu'il le disait en français. Il savait très bien que j'adorais l'entendre parler en patois.

Papy se mit à soliloquer. La lumière m'éblouissait, ce qui rajoutait à ma gêne de me retrouver seul, face à quelqu'un que je ne connaissais somme toute que très mal, et qui ne m'avait jamais autant parlé qu'à ce moment. Lorsque je me rendis compte qu'il ne me regardait pas, je fus pris d'un désir intense de partir, de sauter la fenêtre et de courir vers la Meuse. Heureusement, ma grand-mère nous rejoignit et resta avec moi. Nous le veillâmes durant quelques instants, alors qu'il s'était brusquement endormi.

XXX

Mon grand-père mourut deux jours plus tard.

Ma mère était arrivée la veille, avec le restant de la famille. Éberlué, je découvrais le rituel morbide de la visite.

Lavé et maquillé, on réinstalla le corps de mon grand-père dans son lit. Nous passâmes alors dans la pièce à côté, dans laquelle, durant deux jours, nous reçûmes la visite d'à peu près tous les gens qui avaient été en contact, de près ou de loin, avec mon grand-père.

La famille se relayait pour les accueillir, proposant du café léger et des petits gâteaux à ceux qui en avaient fini. C'était l'occasion de discuter cinq minutes, généralement d'autre chose. Ce détachement me terrorisait, j'avais l'impression que mon grand-père pouvait se réveiller à tout instant pour faire cesser ces discussions déplacées. Cette interminable procession prit fin le jour de l'enterrement. Mon grand-père enterré, nous montâmes ma mère et moi dans la Renault 4 familiale, direction Dunkerque.

Mes grands-parents formaient le couple le plus soudé que j'aie jamais vu. Ils étaient parfaitement complémentaires. Trois semaines après la disparition de mon grand-père, ma chère grand-mère fit une chute dans les escaliers et mourut derechef ; j'ai toujours pensé que c'était une sorte de suicide.

Je n'ai plus revu l'Ardenne ni le fleuve durant des années. Je ne me souviendrais des bonbons de madame Dumortier qu'en Bosnie, des années plus tard. C'est peut-être là que je suis devenu à tout jamais et à mon tour un nostalgique mosan.

XXX

Je suis resté plus d'un an en mission en Bosnie, mais la dépression ne m'est véritablement tombée dessus que lorsque je suis revenu en France. Je me suis mis à boire et à fumer des joints sans arrêt, habitude que j'avais prise en ex-Yougoslavie. L'armée fermait les yeux : elle tenait surtout à me faire rester dans ses rangs.

Mon père était effaré par l'état dans lequel j'étais revenu. Il ne parvenait pas à comprendre ce que je ressentais, alors que je n'avais même pas été blessé. Il m'interrogeait sur mes expériences de combat, très peu nombreuses, et ne voyait pas la cause de ma dépression.

Après avoir essayé de me motiver cent fois, il a fini par se fâcher. Sans doute sa colère était-elle feinte, juste destinée à me ressaisir, mais j'entendis la trahison dans ses mots. Pensait-il que tout ce que j'avais enduré comptait pour rien ? Quelle explication pouvait-il me donner ?

XXX

J'évoquai la mort de Sergueï Karlovic. Je lui avouai que j'avais l'impression d'avoir été manipulé, que mon engagement n'avait servi à rien, sinon de berner d'autres plus crétins encore, dont il faisait partie. Mon père se cabra. Il était très satisfait de la manière dont finalement le problème yougoslave avait été réglé.

Je lui objectai les massacres, les déplacements de population, la radicalisation des masses, il fit table rase, au motif qu'une solution définitive avait au moins été trouvée. J'étais abasourdi. D'une part, il me semblait bien clair qu'aucune solution globale n'avait été trouvée (l'avenir me donnerait raison au Kosovo et en Macédoine), d'autre part, il me semblait tout aussi clair que les Serbes, grands perdants du conflit, n'avaient pas été les seuls à pratiquer l'épuration ethnique : qu'ils perdent cette guerre était une chose dont on pouvait se réjouir, au nom du droit international, mais que les Croates et les Musulmans la gagnent était une terrible entorse à ce même droit. Finalement, c'était juste le camp des plus forts qui avait gagné, pas celui du droit. C'était comme d'habitude. Et comme d'habitude, c'étaient des civils innocents qui avaient payé le prix de la Realpolitik et de la faute de quelques-uns.

C'en était trop pour mon père. Il ne fallait tout de même pas exagérer. Tous les efforts avaient été faits pour trouver une solution diplomatique, la faute était aux Serbes, du moins aux Serbes bosniaques, et ils avaient été justement défaits. Maintenant, il ne fallait pas reprocher un certain réalisme aux Européens (mon père parlait toujours comme si une armée invisible d'Allemands, d'Anglais, d'Espagnols ou d'Italiens se cachait derrière son dos).

J'avais l'impression que mon père récitait du Kouchner ou du BHL, une sorte de bréviaire de la bonne conscience, cela m'énervait d'autant plus. J'en avais remis une couche :

- Moi, j'aurais préféré qu'on nous droppe au milieu du champ de foire et qu'on nous laisse vraiment nous interposer. Cela ne m'aurait pas dérangé de tirer sur un paramilitaire serbe, croate ou musulman. J'aurais encore plus aimé tenir Karadzic, Izetbegovic ou Tadjman au bout de mon fusil...

- C'est intelligent, tiens, comme programme, cela aurait tout réglé.

J'avais alors gardé le silence. Mon père avait claqué la porte, je n'avais pas rappelé. On s'était quittés très fâchés. Cela ne nous était jamais arrivé.

XXX

Quand je m'étais ouvert de mes projets de reconversion à mes supérieurs, cela avait été la douche froide. J'avais signé pour huit ans et je ne pouvais faire valoir aucune proposition d'emploi. La seule solution pour moi consistait donc à me faire placer en arrêt de maladie. Il s'agissait d'obtenir des médecins et des psychologues que mon état nécessitait un repos immédiat et prolongé. Je m'efforçai d'en rajouter des tonnes. Aussi, je me privais de sommeil ; épuisé, je pleurais pour un oui ou pour un non, hébété, je multipliais les retards et les absences. En réalité, je ne l'aurais avoué à personne (en premier lieu à moi-même), je n'avais pas tellement besoin de feindre cet état. J'obtins six mois d'arrêt de maladie.

Je savais où les passer... Un matin, peu de temps après mon retour en France, j'avais loué une voiture à Charleville et je m'étais mis en

route vers Monthermé. Après un court et décevant pèlerinage rue Louise-Michel, j'étais bientôt sorti de la ville et je m'étais élevé avec la route dans l'entaille qu'elle faisait dans la grande forêt d'Ardenne. Il faisait froid, gris et pluvieux et j'avais l'impression de rouler au milieu de nulle part. Après une dizaine de kilomètres, je pris la direction des Vieux-Moulins. Là haut, on n'y voyait pas à vingt mètres, j'étais proprement au milieu du nuage. Je suis tombé par hasard sur une petite maison grise avec un grand jardin, à l'écart du hameau. Dessus était un panneau à louer, au jour, au mois ou à l'année. J'ai noté le numéro de l'agence et je me suis retrouvé locataire un peu par hasard, à l'année.

Le premier mois, je dormis encore à la caserne. Je montais là-haut quand j'avais quelques jours. Quand je suis tombé officiellement malade, j'ai décidé de m'y installer pour de bon. J'ai emménagé vers le 15 août, sous une pluie battante. Personne n'est venu me proposer de l'aide ou me saluer. C'étaient des regards furtifs et des portes qui se fermaient. Ça ne me changeait pas de la Yougoslavie et c'était exactement ce qu'il me fallait. Je ne parlais à personne et j'allais faire mes courses loin dans la vallée.

XXX

Ma vie était morne et solitaire. Bien que dormant peu, je me levais à toutes les heures. Je passais le temps à écouter de la chanson ou à regarder la télévision, dans un état ouateux. L'alcool, les médicaments et le cannabis étaient mes seuls compagnons. Je ne m'étais même pas raccordé au téléphone : mon père ne pouvait pas savoir où je me trouvais.

Les premiers temps, j'étais parfois pris de remords. Alors je décidais de ne pas me laisser aller, de me reprendre en main. J'éteignais la télévision et m'épuisais à bêcher une terre ingrate. En regardant le fer s'enfoncer dans la terre mince et brune, j'envisageai de quitter la région, de reprendre des études. Puis je considérais ma fatigue et je m'octroyais quelques mois, n'importe quel délai qui me permettait de gagner du temps sur mon désœuvrement.

J'attendais l'automne. Personne ne m'avait dit que là-haut, l'automne commence le plus souvent à la mi-août...

Cette année-là, il plut tous les jours, sans discontinuer jusqu'au 1er octobre. Cela aurait dû suffire à me faire comprendre que c'était un endroit maudit et me décider à foutre le camp mais comme on le verra, j'ai une certaine propension à me fourrer dans les impasses.